

REVUE DE PARIS

114, Champs Élysées, VIII^e de Paris

NOVEMBRE 1965



Pourquoi la 4^e Biennale de Paris produit-elle, chez la plupart de ses visiteurs, une telle impression de malaise? Beaucoup ne rapportent de cette confrontation qui réunit trente-cinq pays qu'un sentiment d'écœurement, de dégoût.

Personnellement, j'ai toujours été réticent sur le principe même d'une Biennale des Jeunes, réservée aux artistes âgés de moins de trente-cinq ans. C'est justement après cet âge qu'un artiste se révèle vraiment et il est à craindre que ceux qui se distinguent dans une confrontation de ce genre ne soient pas les mieux doués, mais seulement ceux qui paraissent les plus audacieux, même si leurs audaces n'ont aucune portée et aucune valeur réelles mais marquent, seulement, une volonté de parti pris.

Aucune ouverture sur l'avenir, aucun rapport avec l'art. On pense à des artistes qui seraient gâteux avant d'être jeunes.

Les divers mouvements représentés vont du pop'art à la figuration narrative, celle-ci s'épanouit aussi à la Galerie Greuze où elle donne toute la mesure de la laideur et de la vulgarité que les artistes de cette tendance s'appliquent à exprimer dans des barbouillages, malgré leurs références à Picasso, à Marcel Buchamp ou à André Masson, quand ils déroulent leurs bandes dessinées à épisodes successifs.

Il n'est pas étonnant que les artistes qui s'adonnent encore à des harmonies plastiques soient éclipsés par ces élucubrations agressives qui déshonorent, notamment, la section française. Ils font figure de Cendrillons, et on s'étonne que le jury ait, quand même, récompensé quelques-uns de ces parents pauvres qui sont, justement, ceux qui ont le plus de talent.

Le public qui sort de cette exposition risque de perdre tout intérêt pour des formes picturales et sculpturales qui l'ont déçu.

GEORGES PILLEMENT